

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1973)
Heft: 247

Artikel: Le syndicalisme entre le musée et le champ de bataille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1027944>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le syndicalisme entre le musée et le champ de bataille

« *Travailleurs et syndicats* », tel est le titre de l'enquête qui vient d'être réalisée par Uniprognosis SA Zurich, à la demande de l'Union syndicale suisse. Cette analyse de la situation psychologique au sein du mouvement syndical a été commandée en 1969, lors d'un congrès de l'USS. Elle devait permettre de soutenir les efforts de recrutement intensif des syndicats.

Avant d'analyser dans le détail les résultats de l'enquête, deux remarques générales s'imposent qui aideront à saisir en même temps les limites de l'entreprise et son aspect le plus positif.

Il faut regretter en premier lieu que les enquêteurs n'aient pas su se libérer du carcan idéologique, des « a-priori » et des points de vue simplistes qui donnent à leurs conclusions un caractère très subjectif et contestable. Certes, comme psychologues, on comprend qu'ils se soient attachés à analyser d'abord les réactions individuelles

des travailleurs, laissant de côté les dimensions collectives du mouvement syndical. Mais cela n'explique pas tout, et nous ne les suivons vraiment pas lorsqu'ils affirment par exemple que « la fusion des diverses classes sociales dans le vaste creuset de la consommation » débouche sur le nivellement des conflits et antagonismes entre groupes et classes, pour ne laisser subsister que des rivalités individuelles de travailleurs en quête d'une identité professionnelle.

L'enquête, en revanche, a l'immense mérite de mettre en évidence le caractère prioritaire, aux yeux des travailleurs de la lutte et de l'activité syndicales sur les lieux mêmes du travail.

La réflexion qui suit est notre première contribution à une réflexion sur les positions affichées ces dernières semaines par les syndicats, tant sur le plan de la paix du travail que sur celui de la politique conjoncturelle.

En fait, une étude de marché

Le mandat donné à l'Uniprognosis était de réaliser une enquête de nature psychologique sur la situation du monde du travail en Suisse. Selon ses auteurs, ce travail devait permettre de « déceler le mécanisme des fluctuations d'un marché », celui des travailleurs, en fonction presque exclusivement de l'effort de recrutement des syndicats.

Dans un contexte aussi limité, on comprend que toute la recherche se soit en quelque sorte focalisée sur le comportement individuel du travailleur : quelle est l'image professionnelle qui plaît ou déplaît au travailleur, est-il sécurisé ou non, frustré ou même angoissé dans ses relations professionnelles, heureux d'appartenir à telle organisation syndicale qui le protège (recherche d'une protection maternelle) ou au contraire aigri et mécontent de la « bureaucratie syndicale » où tout se décide au sommet ?

Cette manière de poser les questions devait fata-

lement encourager les personnes interrogées à répondre sur un mode égoïste, à développer des idées toutes faites ou des stéréotypes du genre « les choses ne vont pas trop mal » ou « plus on a d'argent et plus on est libre » ou même « j'aime bien l'argent et je ne suis pas le seul ».

L'égocentrisme

W. Jucker reconnaît dans la préface de l'opuscule que les résultats de l'enquête ont provoqué dans les milieux syndicaux plus de surprise que l'on ne l'escomptait : « les progrès de la division du travail et la fermeture d'un certain nombre d'entreprises en phase de plein emploi ont concouru à renforcer l'égocentrisme du travailleur ». Le diagnostic de l'enquête est d'ailleurs clair sur ce point, il est même inquiétant dans la mesure où il dévoile une attitude de repli sur soi-même : le travailleur suisse place son idéal dans la sécurité et la stabilité, il a peur des bouleversements

et rêve d'une société paisible et équilibrée; il est surtout préoccupé de l'accession à un mieux-être matériel, il s'est sans cesse « débrouillé » dans son travail pour améliorer sa situation professionnelle et a su « faire sa pelote ».

Cependant — et c'est ce qui rend si discutables les résultats — il s'agit là du travailleur pris individuellement et isolé artificiellement dans une dimension psychologique factice.

L'image la plus navrante de cette réduction systématique de toutes les réponses obtenues aux limites restreintes de la psychologie individuelle est constitué par l'interprétation de ce que les auteurs de l'enquête appellent la conscience de crise : ainsi, le travailleur qui remet en cause le pouvoir hiérarchique de ses chefs, qui soupçonne l'autorité et veut modifier les rapports de force dans la société devient un travailleur « traumatisé qui ne parvient pas à se résigner à l'idée de devoir surmonter lui-même ses difficultés » (p. 88).

Autrement dit, comme le note (et stigmatise) Mendel¹, « ne compterait pas le fait réel, objectif, que dans nos sociétés certains individus possèdent le pouvoir et d'autres ne le possèdent pas ». Mais la pratique quotidienne syndicale n'entraîne-t-elle pas le travailleur à ce repli sur lui-même, à cette réduction des problèmes collectifs en des équations individuelles simplistes ? C'est dans cette perspective que l'autocritique syndicale, au niveau des dirigeants, pourrait être la plus féconde.

La seconde partie de l'enquête, consacrée précisément à l'expérience syndicale, met en lumière un phénomène essentiel : le désintérêt relatif des syndicats pour l'action concrète, mobilisatrice et revendicative sur les lieux de travail. Le poids spécifique de l'action syndicale se déplace sur des tâches de politique générale, ce qui conduit les auteurs de l'enquête à déceler la présence d'une force centrifuge qui traverse le syndicalisme et le pousse à se désengager du centre initial de ses préoccupations — le travail — pour se concentrer

1 « Sociopsychanalyse » I.